



POSTFACE : LE CHOIX DE LENINE

Slavoj Žižek

Aujourd'hui, l'idée d'étudier Lénine dans le milieu politico-universitaire soulève immédiatement deux sortes de réserves : oui, pourquoi pas, nous vivons dans une démocratie libérale, nous devons respecter la liberté de pensée... à condition que nous traitions Lénine d'une « manière objective, critique et scientifique », sans verser dans l'idolâtrie nostalgique, et, en outre, en adoptant une perspective respectant parfaitement la démocratie politique et les droits de l'Homme. Telle est la leçon péniblement apprise à travers l'expérience totalitaire du vingtième siècle.

Que répondre à cela ? Le problème réside dans ces autres réserves implicites que l'on peut facilement identifier par une « analyse concrète de la situation concrète », pour reprendre les termes de Lénine lui-même¹. Etre « fidèle au consensus démocratique » présuppose que l'on accepte l'actuel consensus libéral parlementaire, lequel exclut toute réflexion sérieuse sur la complicité de cet ordre libéral démocratique dans les phénomènes qu'il condamne officiellement, aussi bien que toute tentative sérieuse de concevoir un ordre sociopolitique *différent*. En bref, cela signifie : vous pouvez dire et écrire tout ce que vous voulez – à condition que vous ne contestiez ni ne perturbiez réellement le consensus politique prédominant. Tout ce qui peut faire l'objet d'une analyse critique est permis, voire même encouragé : la menace d'une catastrophe écologique mondiale, les violations des droits de l'Homme, le sexisme, l'homophobie, la violence





croissante, non seulement dans les pays lointains, mais aussi dans nos propres mégapoles, l'écart entre les pays économiquement développés et les pays du tiers monde, entre les riches et les pauvres, les conséquences stupéfiantes de la numérisation de nos vies quotidiennes, et ainsi de suite. Rien n'est plus facile, aujourd'hui, que d'obtenir des financements internationaux publics ou privés pour un projet de recherche pluridisciplinaire sur les moyens de combattre les nouvelles formes de violence ethnique, religieuse ou sexiste. Le problème est que tout cela s'inscrit dans le cadre d'un profond *Denkverbot* : une interdiction de penser.

L'hégémonie libérale démocratique actuelle est ainsi soutenue par une sorte de *Denkverbot* tacite similaire à l'ignominieux *Berufsverbot* (l'interdiction d'employer dans les appareils d'État des individus manifestant des tendances de gauche radicale) en vigueur en Allemagne à la fin des années 1960. Dès que nous affichons un signe minimal d'engagement dans des projets politiques qui visent à contester l'ordre existant, la réaction est immédiatement : « Aussi bienveillantes que soient vos intentions, tout cela se terminera inévitablement dans un nouveau goulag ! » Les références permanentes à l'Holocauste, au goulag et aux catastrophes plus récentes dans le tiers monde ont ainsi pour fonction idéologique de soutenir ce *Denkverbot* en nous rappelant constamment que *les choses auraient pu être pires* : « Regardez autour de vous et voyez par vous-même ce qui se produirait si nous suivions vos idées radicales ! » Nous rencontrons ici l'exemple suprême de ce qu'Anna Dinerstein et Mike Neary ont appelé le projet de *dystopie*, qui n'est « pas simplement l'absence temporaire d'utopie, mais la célébration politique de la fin des rêves sociaux² ». Or l'appel à « l'objectivité scientifique » n'est qu'une autre version du même *Denkverbot* : il suffit de mettre sérieusement en question le consensus libéral existant pour être accusé d'abandonner l'objectivité scientifique au profit de positions idéologiques caduques. C'est là l'idée « léniniste » sur laquelle on ne doit ni ne devrait céder : *aujourd'hui, la liberté de pensée véritable signifie que l'on est libre de contester le consensus libéral démocratique « post-idéologique » dominant – ou elle n'a aucun sens.*





LE DROIT A LA VERITE

Nous devons, en nous plaçant dans la perspective de la critique de l'idéologie, renverser la phrase de Wittgenstein : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » en « Ce dont il ne faut parler, on ne peut le taire ». Si vous voulez parler d'un système social, vous ne pouvez pas taire ses excès refoulés. Il ne s'agit pas de dire toute la Vérité, mais, précisément, d'ajouter au Tout (officiel) le supplément trouble qui trahit sa duplicité. Comme le disait Max Horkheimer dans les années 1930 : « Celui qui ne veut pas parler du capitalisme doit aussi garder le silence sur le fascisme. » Le fascisme est le « symptôme » intrinsèque (le retour du refoulé) du capitalisme, la clef de sa « vérité », et non une simple déviation extérieure et contingente de sa logique « normale ». La même chose vaut pour la situation actuelle : ceux qui refusent de soumettre à l'analyse critique la démocratie libérale et les fléaux de sa tolérance multiculturaliste devraient garder le silence sur les nouvelles formes de violence et d'intolérance droitières.

Dépasser l'opposition entre l'universalisme libéral démocratique et l'intégrisme ethnique/religieux présuppose que l'on reconnaisse l'existence de *l'intégrisme libéral*, ce jeu pervers qui consiste à crier au scandale lorsque sont violés les droits d'un tueur en série ou d'un individu soupçonné de crime de guerre, tout en passant sous silence les violations massives des droits des gens « ordinaires ». Plus précisément, l'attitude politiquement correcte trahit son économie perverse à travers ses oscillations entre les deux extrêmes : soit on est fasciné par la victime qu'est l'autre (les enfants sans défense, les femmes violées...), soit on se concentre sur la dimension problématique de l'autre qui, bien qu'il soit, disons, un criminel, mérite aussi que l'on protège ses droits, car « aujourd'hui c'est lui, demain ce sera nous » (nous trouvons un excellent exemple de cette attitude dans la défense par Noam Chomsky d'un livre français sur l'Holocauste exposant un point de vue négationniste). A un autre niveau, nous trouvons un exemple similaire de la perversité du « politiquement correct » au Danemark où les gens parlent ironiquement du « fardeau de la femme blanche », c'est-à-dire de son devoir éthico-politique d'avoir des relations





sexuelles avec des travailleurs immigrés originaires de pays du tiers monde – cette pratique est en effet considérée comme le dernier et nécessaire pas à franchir pour mettre un terme à leur exclusion.

Aujourd'hui, dans une période que nous pourrions caractériser par l'expression habermassienne de *neue Unübersichtlichkeit* (nouvelle opacité)³, notre expérience quotidienne est plus déroutante que jamais : la modernisation engendre de nouveaux obscurantismes, la réduction de la liberté nous est présentée comme l'aube de nouvelles libertés. Notre sentiment de vivre dans une société de libres choix, dans laquelle nous devons choisir jusqu'à nos caractéristiques les plus « naturelles » (identité ethnique ou sexuelle) révèle en réalité tout le contraire : l'absence de vrais choix⁴. L'engouement pour les films « de réalité alternative », qui présentent la réalité existante comme une parmi une multitude de possibilités, est symptomatique d'une société dans laquelle les choix n'importent plus vraiment, sont banalisés. La leçon de ces histoires de voyage dans le temps est même désolante puisqu'elle suggère une fermeture totale : la tentative même d'éviter le cours prédéterminé des choses ne nous y ramène pas seulement, mais le constitue effectivement – en partant d'Œdipe, nous cherchons à éviter A, et c'est à travers notre détour même que A se réalise.

Dans ces circonstances, il convient d'être particulièrement attentif à *ne pas confondre l'idéologie dominante avec l'idéologie qui semble dominer*. Il nous faut, aujourd'hui plus que jamais, garder à l'esprit ce que nous rappelait Walter Benjamin, à savoir qu'interroger le positionnement d'une certaine théorie (ou art) par rapport aux luttes sociales est insuffisant : la question à poser est celle de son fonctionnement réel dans ces mêmes luttes. Dans le domaine sexuel, la véritable attitude hégémonique n'est pas la répression patriarcale, mais le libertinage ; dans le domaine artistique, les provocations comme les célèbres expositions « Sensation » sont la norme, l'exemple de la parfaite intégration de l'art dans l'institution. Ayn Rand a porté cette logique à son terme, en lui ajoutant une sorte de tournure hégélienne, c'est-à-dire en posant l'idéologie officielle elle-même comme sa propre transgression la plus grande, à l'exemple du titre d'un de ses derniers essais : « Le capitalisme, cet idéal inconnu », ou encore : « Les cadres supérieurs, dernière espèce menacée des Etats-Unis ».

